

Le dessin de la petite fille sans trait...

Par Marie Nimier.

17 juin 2010.

L'écrivain Jean Tardieu racontait qu'un jour, se rasant devant la glace de la salle de bain, il s'était soudain demandé qui était cet étranger qui le regardait. Il n'avait pas reconnu son propre visage. Il devait avoir seize ou dix-sept ans. Ensuite, c'est le langage lui-même qui s'était échappé, les phrases les plus courantes, il n'arrivait plus à les comprendre, comme quand on prononce vingt fois le même mot et que sa signification s'évanouit.

L'effacement, la disparition, est la face claire du dédoublement.

Ainsi dans mon enfance, et autour d'un dessin, s'est jouée la même question, la question de la ressemblance. De la reconnaissance. Du passage de trois à deux dimensions. C'est une question qui donne des frissons — ou plutôt, la chair de poule, ou la chair d'oie comme disent les anglo-saxons. Des picots sur la peau avec les poils qui se hérissent. Et quand on passe la main dessus, ça chatouille un peu.

L'année dernière, en rangeant ma bibliothèque, j'ai retrouvé le dessin en question (ce dessin qui me donna la chair de poule). Un dessin d'enfant c'est-à-dire fait par un enfant et figurant un enfant. Une petite fille, plus précisément. Elle a les cheveux gris, voilà ce qui frappe au premier abord, ces cheveux lisses et vigoureux qui fusent de chaque côté de sa tête comme les chaînes en métal des manèges d'autrefois. Des cils d'un même crayon forment deux petits soleils autour de ses yeux. Sa robe à rayures, s'évasant largement à la base, remonte vers le haut. Ses mains ont bien cinq doigts, même si elles donnent l'impression d'en avoir plus (il faut recompter chaque fois). Ses bras sont largement ouverts, ses pieds posés sur la pointe. On dirait qu'elle va plonger, basculer dans le vide, pourtant le sol est là, coloré en marron. Les lèvres sont charnues, avec des coins qui rebiquent dans un mouvement parallèle à celui de la robe, comme s'ils voulaient se raccrocher aux yeux pour ne pas tomber, car sous la bouche, il n'y a rien.

Rien entre la lèvre inférieure et le col en V de la robe.

Le menton ? Pas de menton.

Pas de crâne pour enraciner les cheveux. Rien pour tenir les oreilles, qui se perdent à leur tour dans le blanc de la page car si tout est bien représenté, jusqu'aux narines marquées par deux fentes dans la patate du nez, le contour de la tête est absent.

Tout flotte. Tout est suspendu. En équilibre précaire.

Marie Nimier

a publié des romans ou récits, traduits pour certains en Chine, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Italie, en Grèce, au Japon, en Égypte, au Vietnam et aux États-Unis ; également des textes pour le théâtre, des nouvelles, des livres pour enfants et des chansons pour Jean Guidoni, Juliette Gréco, Enzo Enzo, Lokua Kanza, Art Mengo, Clarika, Eddy Mitchell...

Dans *La Reine du Silence*, elle ose s'attacher à la figure de son père, Roger Nimier, écrivain et chef de file des « hussards ».

La plupart des textes réunis sous le titre *Vous dansez ?* sont à l'origine du spectacle de la Compagnie *Beau Geste* « À quoi tu penses ? », chorégraphié par Dominique Boivin.



© JF Sprégo-sabam

“ Il ne faut pas chercher à comprendre, donner son angle au chat, comme on donne sa langue... ”

La sensation est étrange, paradoxale : cette petite fille aux cheveux gris a l'air parfaitement heureuse malgré son indétermination. Peut-être trop heureuse, son sourire trop fendu, comme écarquillé, est-ce qu'on peut dire cela ? Un sourire écarquillé. La lumière est écrasante. Impression de malaise à y regarder mieux. Plus que jamais, j'ai l'impression que ce dessin porte un souvenir enfoui. Quelque chose comme : cette fille sans trait, rien ne la protège.

Le souvenir est net : Ce visage en apesanteur, ce petit corps ouvert, c'est moi qui l'ai dessiné.

Quel âge pouvais-je avoir ? Huit ans ? Un peu moins ?

Voici son histoire — enfin, ce que je peux en raconter aujourd'hui.

Nimmier

La maîtresse nous avait demandé de représenter un bonhomme, le plus beau bonhomme possible, avait-elle dit en joignant les mains devant sa poitrine. Il s'agissait d'un test sans doute, même si ce n'est pas ce mot qu'elle avait utilisé (peut-être avait-elle préféré appeler ça un jeu ou une expérience). Ce que je n'ai pas oublié, c'est l'instant précis où j'ai décidé de ne pas tracer la ligne qui aurait dû entourer le visage de mon personnage.

Je ne l'ai pas tracée car soudain, il m'est apparu qu'elle était inutile.

Et non seulement cette ligne ne servait à rien, mais elle était fausse. Il s'agissait d'un mensonge, comme les bébés dans les choux. À preuve : je touche ma tête, il n'y a pas de trait autour, juste de la peau qui continue. Le trait étrique le visage. Il le tient en prison. L'empêche de respirer. Il fait croire à un monde plat, fini, sans grâce ni profondeur.

J'ai l'impression d'avoir compris quelque chose d'important. D'entrer dans un autre âge, une autre dimension.

Je baisse les paupières et parcours encore la surface de mes joues, le creux de mes yeux, la courbure des mâchoires. Je me cache, j'ai peur que quelqu'un me surprenne en train de passer en revue le chaud, le froid, le mouillé, et ce dessin de la petite fille qui ne saute pas encore à la corde, ce dessin, il raconte tout ça, le doux, le creux, la peur, il raconte aussi — même si je n'en ai pas encore conscience — qu'un bonhomme, le plus beau bonhomme que je puisse imaginer a de longs cheveux qui brillent, une bouche gourmande, des yeux en forme de soleil, un col en V et des manches échanquées.

Je suis fière de moi, de mon travail. Décidément, cette petite fille me plaît.

Ou plus exactement : elle m'attire.

Quand j'apporte mon dessin au bureau, la maîtresse me regarde d'un air complice.

— « Pour le moment, tu es la seule. Et tel que c'est parti... »

Quand elle affichera les autres propositions, je comprendrai ce qu'elle a voulu dire. Tous les personnages ont une pipe ou un chapeau, une moustache, un marteau, une cravate pour évoquer cette chose un peu mystérieuse qui pend entre leurs jambes et que l'on ne voit pas, ah non, il y a des limites, et j'ai envie de crier : mais allez-y, les amis, allez, dessinez la queue, les poils et le reste, qu'est-ce qui vous en empêche puisque vous tenez tellement à ce que votre bonhomme soit un homme, déguisé en homme et qui joue à l'homme ? Qu'est-ce qu'il a de drôle, mon dessin ? Qu'est-ce qu'il a de risible ? Car tous rient maintenant qu'il est exposé dans la classe, ils rient parce que c'est une fille, et qu'une fille parmi tous ces messieurs, c'est rigolo, voilà.

Rigolo, c'est le mot qui est utilisé par mon amie la plus proche. Les autres sont moins délicats.

À la récréation, qui se déroule exceptionnellement à l'intérieur pour des raisons qui m'échappent à l'instant où j'écris ces lignes, je me défends. J'explique qu'il y a des bonshommes masculins et des bonshommes féminins, cela va de soi, non ? Pour la fillette de huit ans que je suis, admettons que j'aie huit ans, ça va de soi, mais le problème est ailleurs. Ce qui me fait le plus de peine, c'est qu'on remarque une chose, alors que je veux en montrer une autre.

Ce qui fait de la peine, c'est le décalage. L'incompréhension. L'aveuglement.

Homme ou femme, peu importe, cette intuition qui me touche, profondément, encore en en parlant aujourd'hui, elle me touche, ce qui est important, c'est qu'un visage ne se termine pas par un trait. Et ne se termine pas tout court. Qu'il soit irréductible, mais comment expliquer cette émotion-là ? Je bute sur les mots. J'ai honte d'être la

“ Je revoyais le chat fantôme sur l'asphalte rapiécé, passant tranquillement sa patte derrière son oreille, à la façon des porte-bonheur japonais ”

seule, je ne suis pas encore à l'âge où l'on tire une certaine fierté à être original ou simplement différent.

Les jours qui suivent, on me titille, on m'interroge. Je réponds le plus clairement possible. Au début j'y arrive, ou je crois y arriver, mais à mesure que le temps passe, que les mêmes questions reviennent, les mêmes plaisanteries débiles, je perds peu à peu l'envie de me défendre. Je sens bien que les autres tirent une certaine jouissance à me voir perdre pied. Alors, la gorge serrée, je vais chercher mon dessin. J'enlève soigneusement, très soigneusement, les punaises, et tout aussi soigneusement, je le déchire.

Le papier est épais, fait un bruit de gravier.

Un peu plus tard, la maîtresse viendra vers nous. Elle voudra comprendre mon geste, et comme je resterai en silence, les yeux baissés, elle demandera à mon amie, ma meilleure amie, la placide Solange, de lui raconter ce qui s'est passé.

Solange se dandine. La maîtresse insiste. Elle répond que c'est à cause du bonhomme, qui d'après moi pouvait être une bonne femme, et, dans sa bouche, le mot prend ses airs les plus méprisants. Un bonhomme, c'est gentil, c'est bon enfant, mais la bonne femme, quelle lourdasse ! On l'imagine en train d'épier les voisins en se limant les ongles, planquée derrière ces rideaux qui portent son nom, des rideaux bonne-femme (noter au passage que le bonhomme n'a pas de rideau à son actif, mais un chemin, son chemin de petit bonhomme, ce qui est nettement plus engageant). Parmi toutes les bonnes femmes du dictionnaire, une seule catégorie échappe à la malédiction, celle que l'on qualifie de sacrée bonne femme. Par exemple ma grand-mère, celle qui épluchait les langues de bœuf, voilà un exemple de *sacrée bonne femme*. Notre maîtresse aussi, et les parents en parlent avec une certaine admiration, comme si elle avait réussi à surmonter un gros handicap et méritait par conséquent d'être respectée plus que de raison.

Ah oui, Madame Trépin (son nom me revient à l'instant), une sacrée bonne femme.

La petite fille que j'avais représentée ne ressemblait à rien de tout cela. Elle n'était ni bonne, ni sacrée bonne femme. Ni même sage-femme (qui pour le coup aurait pu être un homme).

À la sortie des classes, la maîtresse me demande de rester pour l'aider à ranger les livres. Elle me répète que mon dessin lui plaît beaucoup, qu'elle regrette que je l'aie déchiré même si elle comprend ma colère (ce n'était pas de la colère, mais je laisse passer le mot car il est prononcé avec douceur). Elle me suggère de refaire un autre dessin. Un autre, pour réparer, qui répondrait à la même consigne.

Comment lui résister ? Madame Trépin est irrésistible. J'accepte sa proposition. Elle semble soulagée. Je me demande ce qu'elle entend exactement par ce mot, *consigne*.

Suffit-il de signer, ou faut-il mettre la petite fille de côté, à la consigne, comme les bagages dans les gares ?

Faut-il, moi aussi, que je dessine un garçon ? Un homme ? Une caricature d'homme ?

Ces questions m'occupent une bonne partie de la nuit. Le lendemain, je reviens en classe avec les yeux cernés et la même petite fille, raccommodée au scotch. Un gribouillis pourrait, à droite de la feuille, représenter mon nom.

Il ne s'agit pas tout à fait du même dessin, pourtant, la maîtresse le remarque aussitôt — j'ai ajouté un trait. Autour du visage, si l'on veut, mais en laissant de l'air.

La ligne court entre les deux mains de la petite fille et s'élève en arc de cercle au-dessus de sa tête : c'est une corde.

Bibliographie

Aux Éditions Gallimard

Sirène en 1985 (couronné par l'Académie française et la Société des Gens de Lettres)
La girafe en 1987
Anatomie d'un chœur en 1990
L'hypnotisme à la portée de tous en 1992 (adapté au cinéma sous le titre « Dormez je le veux »)
La caresse en 1994
Celui qui court derrière l'oiseau en 1996
Domino en 1998 (prix Printemps du roman)
La nouvelle pornographie en 2000
La reine du silence en 2004 (Prix Médicis)
Vous dansez ? en 2005
Les inséparables en 2008
Photo-Photo en 2010

Au Mercure de France

Un enfant disparaît,
(Le Petit Mercure, 2005)

Aux Éditions Hazan

Des enfants, Photographies de Sabine Weiss, 1997

Livres pour enfants

(liste non exhaustive) :

Comment l'éléphant a perdu ses ailes, illustrations Hélène Riff (Albin Michel Jeunesse, 1997)
Oumtata à Paris, illustrations Jochen Gerner (éditions Nathan, 1997)
Une mémoire d'éléphant, illustrations Quentin Blake (Gallimard Jeunesse 1998)
Les trois sœurs casseroles, illustrations Frédéric Rébéna (Albin Michel Jeunesse 2000)
Charivari à Cot Cot City, illustrations Christophe Merlin (Albin Michel Jeunesse 2001)
Le Monde de Nounouille, illustrations Clément Oubrierie (Albin Michel Jeunesse, 2001)
Etna, la fille du volcan, illustrations Hervé Di Rosa (Editions Paris-Musées, 2003)
Les trompes d'Eustache, illustrations William Wilson (Gallimard, 2005)
La kangouroute, illustrations William Wilson, (Gallimard, 2006)



© JF Spricigo-sabam

“ Là-bas, un petit garçon m’attendait. À la dernière séance, il avait déclaré qu’une porte, c’est pratique pour entrer dans les maisons. ”

La fillette n'est plus sur le point de basculer dans le vide. Elle saute ou s'apprête à sauter, et si la forme de ses cils a changé, c'est pour dire qu'elle est armée. Ils sont maintenant en triangle, chacun, des petits triangles pointus comme des épines.

En classe, personne n'ose commenter, même Solange se tient à carreau. Affaire close, affaire classée. On parle d'autre chose, on ne voit plus les dessins affichés autour de la classe, comme s'ils étaient là depuis toujours. On les ignore. Ils sont transparents. Masculin, masculin, masculin, masculin, masculin, féminin, masculin, masculin, masculin, masculin, masculin, masculin, masculin. Idem sur le mur du fond. Je me demande si la maîtresse n'a pas fait la leçon aux autres dans mon dos. Quoi qu'il en soit, mon entêtement sera couronné d'une mention spéciale au moment de la remise des prix. Le dessin sera même choisi pour orner les invitations du spectacle de fin d'année. On voit la déchirure, si l'on est attentif. Le trait du haut, celui de la corde à sauter, a été renforcé au feutre pour qu'il ne disparaisse pas à la photocopie. Il est d'une autre texture, c'est évident. Il bave un peu, l'encre a filé dans le papier.

Il y a quelques semaines, j'ai montré ce dessin à Frederika, une amie qui anime des ateliers de peinture pour enfants « en difficulté ». Sans rien lui raconter à son sujet, je lui ai demandé ce qu'elle y voyait. Frederika l'examina avec soin.

— « Tout est là, conclut-elle enfin, il suffit d'ouvrir les yeux.

— Mais encore ?

— On peut entrer dans son visage, il n'y a pas de ligne pour le protéger. Pas de contour, Pas d'*entourage*. Ou alors il faut garder l'entourage à distance, à bout de bras, comme une corde à sauter. »

Elle avait ajouté en fronçant les sourcils : Comment ça tient, tout ça, les yeux, la bouche, les narines, comment ça arrive à tenir ensemble ? Je n'ai jamais rien vu de pareil. Et ces épines autour des paupières...

C'est de ne pas comprendre qui est douloureux, mais le contraire peut se dire aussi. J'avais senti ma gorge se serrer. Encore un peu, et j'allais pleurer. Et je pleurai, tout en restant très calme, comme si ces larmes appartenaient à quelqu'un d'autre (à cet autre que Jean Tardieu avait découvert un jour dans la glace ?)

Je disais à Frederika que ce n'était rien, qu'il ne fallait pas faire attention.

Mais ce n'était pas rien.

— Tu ne t'es jamais vraiment remise de ce dessin, murmura-t-elle.

Frederika avait visé juste. Ça ne pouvait pas tenir, ça ne tenait plus. Mes traits allaient s'éparpiller. Ma bouche, s'affaïsser. Mes yeux rouler sur mes joues. Frederika me prit dans ses bras, un gros paquet chaud qu'elle serra contre sa poitrine, alors tout retrouva peu à peu sa place, le dessin posé tranquillement sur la table et ma peau servant de frontière, ma peau en guise de trait d'union entre le double et sa disparition.

J'aurais dû commencer ce récit par ces mots : Entre soi et soi-même, entre les phrases et le sens des phrases, il y a des frissons. Un malaise exquis, comme on dit qu'une douleur est exquise. Un doute, une distorsion qui, lorsqu'on les perçoit, peuvent vous laisser sans voix. Un monde s'ouvre alors, un gouffre à explorer. Il y a de la douleur là-dedans. Et de la beauté. N'est-ce pas ce que nous recherchons lorsque nous regardons un tableau ? La question est ouverte, gardons-nous bien de la refermer, comme restera ouvert le visage de la petite fille sans trait.

M.N.

Les citations en marge et sous les photos, sont extraites du roman de Marie Nimier : *Photo-Photo* (voir page 67)

“ *Quand Fred lui avait montré le dessin de la petite fille qui sautait à la corde, il avait tout de suite prononcé mon nom.* ”

